

Book review of: de Lorenzi James, 2015, Guardians of the Tradition. Historians and Historical Writing in Ethiopia and Eritrea, Rochester, University of Rochester Press, " Rochester Studies in African History and the Diaspora ", 219 p, in: Journal des Africanistes, 86.

Anaïs Wion

▶ **To cite this version:**

Anaïs Wion. Book review of: de Lorenzi James, 2015, Guardians of the Tradition. Historians and Historical Writing in Ethiopia and Eritrea, Rochester, University of Rochester Press, " Rochester Studies in African History and the Diaspora ", 219 p, in: Journal des Africanistes, 86. . 2016, pp.352-356. halshs-01362271

HAL Id: halshs-01362271
https://shs.hal.science/halshs-01362271

Submitted on 8 Sep 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

des « cultures digestives » du sauvage qui peuvent exister aujourd'hui, depuis les environnements domestiques les plus protégés, jusqu'aux espaces d'exposition les plus fragiles.

Cette compilation de textes met en évidence la complexité de l'imaginaire animal – cannibale présent dans diverses dynamiques de consommation, au vu desquelles il semble essentiel de replacer nos rapports à l'animal dans un contexte tant physique que symbolique. Autrement dit, il est nécessaire de ne jamais penser l'animal isolé d'un contexte social, culturel mais aussi biologique. L'éthologue Jakob Johann von Uexküll préconisait de penser l'animal dans son *Umwelt*, dans son *milieu*. Objectualisé, l'animal, quoique consommé, reste pourtant difficile à « digérer » – ce qui nous ramène à « l'indigestion du sauvage » tel qu'il fut mis en scène dans les encyclopédies et la taxinomie du XIX^e^ siècle, et dont les conséquences taxidermiques, cette fois, restent actuellement visibles dans certains musées.

Ce livre constitue un atlas tant ethnologique que muséologique dans lequel l'animal, sa représentation, sa muséification, sa consommation, sa cannibalisation, sa domestication font partie de la construction d'une identité qui rassemble un territoire, un peuple. Ces festins d'Afrique délimitent avec justesse, dans l'espace et dans le temps, une anthropozoologie qui nous permet d'explorer autrement une société avec ses traditions, ses pratiques et ses imaginaires.

***

De Lorenzi James, 2015, *Guardians of the Tradition. Historians and Historical Writing in Ethiopia and Eritrea*, Rochester, University of Rochester Press, « Rochester Studies in African History and the Diaspora », 219 p.
par Anaïs Wion

En 1927, dans son catalogue des textes éthiopiens, l'historien Heruy Walda Selāssē s'insurge contre le passéisme de ses contemporains, les invitant à se saisir des outils intellectuels modernes et occidentaux sans perdre la spécificité de la longue tradition historiographique éthiopienne. C'est cette confrontation entre modernité et tradition qu'analyse cet ouvrage. Plus que du local, moins que du global, il s'agit d'une tentative de micro-histoire d'un phénomène intellectuel connecté.

Un premier chapitre présente les traditions historiographiques éthiopiennes classiques. Rapide et linéaire, cette entrée en matière un peu scolaire mais bien documentée est nécessaire car elle décrit la toile de fond de la conception de l'histoire éthiopienne par les intellectuels du XX^e^ siècle. Cette synthèse ne s'éloigne pas de la doxa, car ce n'est pas le propos de questionner ici les cadres de l'historiographie éthiopienne. Quelques erreurs doivent néanmoins être mentionnées. Ainsi, considérer l'*Histoire de Grañ et des Galla* comme un texte contemporain des événements qu'il relate est manifestement erroné, c'est un corpus de texte bien postérieur. La discussion sur le statut du *sahafe te'ezaz* avec une

reproduction d'un tableau schématique et non sourcé de Marse'ē Hāzān laisse plus que sur sa faim. Enfin, l'affirmation que le *Liber Aksumae* aurait été produit par le *rās* Mikā'ēl, à la demande de James Bruce (p. 28), provient me semble-t-il d'une mauvaise lecture de mon article dans *Oriens Christianus*.

Le deuxième chapitre est articulé autour de la figure exceptionnelle de Gabra Krestos Takla Hāymānot (1892-1932), fils d'un prêtre orthodoxe de l'Hāmāsēn, ayant reçu une éducation à Asmara, à la mission évangélique suédoise où il s'initie, dès 1917, à la composition et à la fabrication d'ouvrages imprimés, alors une nouveauté radicale dans les sociétés de la Corne. Il part s'installer à Addis-Abeba, capitale en pleine éclosion de l'État éthiopien, où le jeune régent *rās* Tafāri Makwannen, futur empereur Hāyla Selāssē, le nomme directeur des presses gouvernementales qu'il est en train de mettre en place.

Après avoir posé ces jalons biographiques, et pour dépeindre le contexte intellectuel, l'auteur dégage trois catégories d'historiens éthiopiens pour cette première partie du XX^e^ siècle, en fonction des méthodes qu'ils emploient et de leur rapport aux régimes d'historicité tels que définis par François Hartog[8]. Le premier groupe est celui des réformistes. En fait partie Gabra Heywat Baykadāñ, qui publie dès 1912 une analyse critique du règne de Ménélik et de sa pratique exclusive du pouvoir, reprochant aux historiens éthiopiens d'être serviles face au pouvoir royal. Un autre intellectuel réformiste est Ta'ammrat Emmanuel, juif et anarchiste, qui traduit des extraits de la chronique du souverain Susenyos mentionnant les luttes, au début du XVII^e^ siècle, entre le pouvoir royal et les populations juives. Cette publication, en 1936, dans un journal sioniste italien, se veut un encouragement à la lutte des Juifs contre les pouvoirs totalitaires qui les oppressent. Mais elle permet aussi de faire connaître en Europe la bravoure et l'existence des Juifs éthiopiens.

En opposition aux réformistes d'horizons variés, un autre groupe se dessine, celui des conservateurs, qui continuent à écrire des biographies royales, des histoires dynastiques et des chronographies universelles. Citons les célèbres *alaqā* Takla Iyasus Wāqğirā, auteur de la *Chronique du Goğğām*, ou Afawarq Gabra Iyasus, qualifié ici d'« italophile pseudo-traditionaliste ».

Au milieu du gué se trouve un troisième groupe, composé d'intellectuels et d'historiens qui utilisent des sources et des idées occidentales, tout en faisant une historiographie à la mode traditionnelle. Ainsi *alaqā* Tāyya, qui fut formé à Berlin entre 1905 et 1907, passa plus de dix ans à écrire, sur ordre du souverain Ménélik, une *Histoire du royaume d'Éthiopie,* aujourd'hui en partie perdue. En reprenant les périodisations et la trame narrative du récit national éthiopien classique, *alaqā* Tāyya utilise néanmoins de nombreux auteurs aussi hétérogènes qu'Hérodote, Al-Maqrizi, James Bruce, Champollion, etc. Il tente de croiser les sources qu'il

8. L'auteur utilise un article en anglais d'Hartog, publié en 1996 dans *KVHAA Konferenser*. L'ouvrage qui fait réference est néanmoins *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2002.

collecte, qu'elles soient écrites, orales, archivistiques, afin de livrer une histoire la plus exacte possible. Dans ce groupe se place bien entendu Heruy, dont les œuvres principales sont présentées ici dans leur dimension critique, au côté des aspects novateurs de leurs méthodologies. Puis l'auteur mentionne, très rapidement, Aṣma Giyorgis et Marse'ē Hāzān.

Ayant terminé ce panorama, ce deuxième chapitre revient sur la principale œuvre historique de Gabra Krestos Takla Hāymānot : son *Histoire abrégée du monde*, publiée en 1934, dans un amharique simple et empreint de néologismes qui ne fut pas du goût du linguiste Kidāna Wald Kaflē, qui y voyait un danger d'appauvrissement de la langue et de la pensée. Si la trame principale de son récit est le développement du christianisme et du protestantisme comme élément de développement de l'humanité, cet ouvrage exaltant l'idée de progrès place l'Éthiopie dans l'histoire globale, sans succomber à l'universalisme européen.

Le troisième chapitre est aussi construit autour d'une figure emblématique, l'érythréen Gabra Mikā'ēl Germu (1900-1969). Celui-ci reçoit une éducation traditionnelle orthodoxe, dans l'Aqala Guzāy, puis la complète par une éducation chez les capucins. Polyglotte, il maîtrise le tigriña, l'amharique, le ge'ez, l'italien et l'anglais. À Asmara, il devient journaliste. Très tôt, il copie, compile, annote, rédige des cahiers de notes historiques. La diversité des sources collectées, qu'elles soient orales, manuscrites ou imprimées, montre l'aisance de Gabra Mikā'ēl Germu à naviguer du monde intellectuel éthiopien au monde académique européen. Il est étonnant de constater que malgré la richesse des travaux en histoire de cet auteur, que ce livre permet de découvrir, rien ou presque n'a été édité ni traduit jusqu'à présent, et ce, malgré la grande accessibilité de ses manuscrits, déposés à l'Institute of Ethiopian Studies, à Addis-Abeba.

Le contexte intellectuel dans lequel Gabra Mikā'ēl Germu évoluait est retracé autour des figures de *blāttā* Gabra Egzi'abhēr Gilāy, l'un des intellectuels érythréens les plus célèbres et les mieux étudiés, probablement grâce à son activité dans la résistance et son rôle de double agent. James De Lorenzi reprend ici l'analyse de ses travaux, et notamment de son *Histoire de l'Éthiopie*, qui délivre un des rares points de vue tigréens sur l'histoire nationale éthiopienne. Puis il s'attarde sur le cas de *abbā* Takla Māryām Samhārāy Salim, lazariste qui vécut à Jérusalem et à Rome et qui, s'engageant contre la latinisation du rite catholique éthiopien, fit l'histoire de la liturgie éthiopienne. Chez cet auteur, la question majeure est celle de l'appréhension du fait colonial par ces intellectuels en partie formés par le système colonial. C'est aussi à l'aune de cette question que l'auteur examine l'ouvrage de Gabra Mikā'ēl Germu, *L'Italie et l'Éthiopie*, dans lequel il accuse Ménélik d'avoir abandonné sa patrie et de l'avoir remise dans les mains d'une puissance étrangère. La sophistication de cet ouvrage, l'extrême diversité des sources employées montre l'approche dialogique de Gabra Mikā'ēl Germu, qui construit un discours incluant l'histoire locale et ses acteurs dans une conception très critique de l'empire.

Le quatrième chapitre célèbre la créativité intellectuelle de Heruy Walda Selāssē, qui rédigea quatre récits de voyage (le voyage de la future impératrice Mannan en 1923, en Palestine et en Égypte ; le voyage du *rās* Tafāri en Europe en 1924 ; le voyage diplomatique de Heruy lui-même au Japon en 1931, ainsi que ses voyages en Palestine, Syrie, Égypte et Grèce, en 1932) et fit de ce genre nouveau pour l'Éthiopie un support privilégié d'une « stratégie politico-historique » visant à élargir le champ de connaissance et de perception de ses concitoyens et à placer l'histoire du royaume chrétien éthiopien et de ses souverains dans une histoire longue et globale. Dédaignant l'historicisation des situations, Heruy essentialise le pouvoir éthiopien orthodoxe chrétien pour montrer qu'il peut affronter la modernité et les changements techniques, religieux, et moraux qu'elle entraîne, puisqu'il a depuis toujours su trouver sa place dans les échanges globaux. Loin d'être simplistes, les « fictions factuelles mêlant la biographie et le reportage avec des démonstrations macro-historiques et des métaphores mythico-historiques » (p. 113) de Heruy, d'une grande beauté linguistique, savent trouver les mots pour s'adresser à un large public, qui reste bien entendu une élite lettrée.

Le dernier chapitre couvre l'après-guerre et le Derg, en posant la question d'un « triomphe de l'historicisme ». Kabbada Tessema, premier directeur de la section d'archéologie au ministère de la Culture éthiopien, y est présenté comme le parangon de la modernité intellectuelle, en opposition – relative – avec des historiens plus « vernaculaires » tels que Yared Gabra Mikā'ēl, qui fit néanmoins une histoire urbaine d'Addis-Abeba, ou encore Marse'ē Hāzān, qui écrivit entre autres la première synthèse historique sur la toute récente période d'occupation italienne. Dans un groupe intermédiaire, à mi-chemin entre les normes académiques occidentales de la seconde moitié du XX^e^ siècle et les usages hérités de l'historiographie chrétienne éthiopienne, l'auteur place Takla Ṣadeq Makuryā, qu'une longue carrière très productive conduisit finalement à écrire deux des chapitres consacrés à l'Éthiopie dans l'*Histoire générale de l'Afrique* de l'Unesco. La rupture, et l'essor d'une histoire proprement académique sont incarnés par des historiens tels que Bairu Tafla. Celui-ci signa un manuel d'histoire pour les élèves éthiopiens qui intégrait enfin l'histoire de l'Éthiopie dans un contexte africain, et prenait en compte ses populations non chrétiennes. Ce manuel connut une diffusion restreinte, juste avant la révolution de 1974.

L'ouvrage se termine sur la notion de « gardiens du passé », montrant que la longue tradition historiographique de l'Éthiopie a su assimiler les méthodes, textes, rencontres avec des historiens venus d'autres horizons. Les trois historiens qui sont au cœur de l'ouvrage, Gabra Krestos Takla Hāymānot, Mikael Germu et Heruy Walda Sellāssē en sont chacun des exemples distincts, quoique maîtrisant tous des compétences acquises aux « branchements » des cultures et des époques. Cet ouvrage, issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2008, était attendu. Il fait preuve d'une grande maîtrise de l'historiographie en langues éthiopiennes (amharique essentiellement, et, dans une moindre mesure, tigriñã), produite au

XXe siècle, jusque dans les premières années du Derg. L'auteur, néanmoins, se positionne assez peu par rapport aux travaux académiques préexistants dans ce champ d'étude (ceux de Bahru Zawde, Donald Crummey ou Hussein Ahmed, notamment), qu'il connaît et utilise. On regrette aussi que, mis à part les réflexions préliminaires sur les pratiques des historiens non occidentaux à travers le monde, menant à une ébauche de comparatisme (« History in the Vernacular », p. 5-9), cet ouvrage peine à sortir d'un effet de catalogue. L'effort consenti pour rassembler et analyser cette documentation difficile d'accès explique probablement pourquoi le lecteur reste sur sa faim en termes d'analyse. Et de fait, tous les éléments sont là pour proposer de nouvelles pistes de recherche, telles que l'étude des communautés intellectuelles, ou encore celle des méthodes de travail de ces historiens modernes et de leur rapport à l'écrit. Ainsi, la coexistence, jusqu'au milieu du XXe siècle, d'outils manuscrits et imprimés est ici très peu étudiée, alors même que bon nombre des travaux utilisés dans cet ouvrage restèrent sous forme manuscrite et furent diffusés de façon confidentielle. Nous invitons donc l'auteur à poursuivre et à compléter ce premier opus prometteur.

***

DEVEAU Jean-Michel, 2015, *La Reine Nzingha et l'Angola au XVIIe siècle,* Paris, Karthala, 168 p.
par Philippe David

Sauf erreur, cette biographie (ou tentative de biographie) de Nzingha est au moins la troisième. Essayons de voir si elle sera la meilleure.

Tout compte fait, sur ce personnage terriblement énigmatique, reine mythique d'une partie de l'Angola actuel morte en 1663, les historiens, après bientôt quatre siècles, ne savent absolument rien d'autre que ce que nous en ont appris les récits contemporains parfois fantastiques et fort peu chrétiens, des missionnaires ou chroniqueurs portugais qui furent, selon les cas et les époques, ses alliés, ses ennemis, peut-être même ses intimes et ses amants, en tout cas ses cajoleurs, ses persécuteurs, ses convertisseurs et ses baptiseurs. La première et la plus influente de ces œuvres discutables et déformantes est certainement cette anonyme et mystérieuse *Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à présent*, publiée à Amsterdam en 1765. L'auteur ne la cite pas moins de 42 fois, puisant aussi, faute de mieux, dans Cavazzi, publié en 1687 (13 citations), Prévost, publié en 1748 (9 citations) et Labat, publié en 1732 (9 citations également), dénonçant avec raison les outrances et les partis pris de ces divers auteurs inévitablement alignés sur les dogmes religieux, politiques et coloniaux de l'époque.

Au-delà de ces données très imparfaites, parfois même caricaturales et contradictoires, toutes supputations supplémentaires seraient vaines et hasardeuses, puisque aucune découverte n'est plus jamais venue enrichir nos connaissances.